

56^e Festival de Cannes | Impressions

Les gens de nulle part

Minou Petrowski

Number 227, September–October 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48277ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Petrowski, M. (2003). 56^e Festival de Cannes | Impressions : les gens de nulle part. *Séquences*, (227), 14–15.

56^e Festival de Cannes | IMPRESSIONS

Dogville

Les gens de nulle part

à la fois sombre et sensible. **Les Égarés** est un très beau film qui fut rejeté par la critique et par les journalistes. Ceux qui se ralliaient à mon jugement prétendaient toutefois qu'il n'y avait là rien de nouveau. Pourtant, nous avons affaire à un récit classique, où domine le non-dit, où le secret flotte toujours au-dessus des personnages, planant comme un destin inexorable. Nous sommes en juin 1940. Les Allemands sont aux portes de Paris. Odile (Emmanuelle Béart) fuit avec ses deux enfants en voiture sur les chemins de l'exode sans savoir où tout cela la mènera. Vous me direz : encore la guerre ? Oui, mais peu de films ont été faits sur cet exode depuis **La Ciociara** de Vittorio De Sica d'après le roman de Moravia, avec le personnage de Sophia Loren partant avec sa fille sur les routes italiennes.

Les Égarés est adapté librement d'un roman de

Gilles Perrault, *Le Garçon aux yeux gris*. On y suit Yvan, dix-sept ans, qui se retrouve lui aussi sur les routes et rencontre Odile et ses deux enfants (treize et sept ans). On le voit prendre en main la petite cellule familiale. Avec cette femme qui a un peu perdu ses repères, il devient l'homme de la situation, ce dont se méfie terriblement Odile. Cet inconnu débrouillard qui vient de nulle part l'agace et elle déteste se sentir redevable de ce gamin qui pourrait les voler, les tuer peut-être. Quand on demande à André Téchiné si c'est un film à suspense, il répond que le suspense vient du fait qu'on suit une ligne, qu'on ne la perd jamais de vue et que la guerre même lointaine reste présente. Son obsession était de parvenir à la simplicité, affirme-t-il. Un film qui selon moi méritait un autre regard. La guerre change les comportements : si demain n'existe plus, tentons malgré tout de survivre. En temps de guerre, tout est permis même le pire. C'est un film très triste sans éclat provocateur, juste la petite musique mélancolique propre à Téchiné.

Le bleu du ciel cannois se compare à celui du nouveau film de Samira Makhmalbaf, **5 heures de l'après-midi** (Prix du jury et Prix du jury oecuménique), troisième de cette jeune Iranienne de vingt-trois ans, après **La Pomme** (1998) et **Le Tableau noir** (2000, Prix du jury à Cannes). Un beau sujet. Après la chute du régime des Talibans en Afghanistan, les écoles ouvrent à nouveau leurs portes aux filles. L'une d'elles, Noqreh, veut devenir présidente de la république. Ce qui frappe le regard dans ce pays aride et désolé, c'est que la vie et la beauté n'existent qu'à travers ces taches de couleurs soyeuses que portent les femmes afghanes emprisonnées dans leurs burkas. Le bleu de Samira est d'une splendeur encore

Le cinéma c'est l'écriture moderne dont l'encre est la lumière... Qui donc a dit cette phrase ? Jean Cocteau. À qui le 56^e Festival de Cannes rendait hommage cette année. Comme avec Fellini : Viva il cinema ! Dans les rues propres du petit matin, comme je l'ai fait durant vingt-deux ans, j'ai parcouru le chemin quotidien sans me lasser. Toujours la première à la barrière, plongée dans le ravissement de l'attente sous un ciel ouvré, comme ceux que Gus Van Sant adore filmer.

La première déception de cette année s'appelle **Fanfan la tulipe**, film d'ouverture. Ce remake du film de Christian-Jaque (1952) est une idée de Luc Besson. On modernise, on colore, Gérard Krawczyk est persuadé qu'il peut faire mieux en 2003. Hélas, Vincent Perez n'a pas le charme et l'élégance de Gérard Philipe, Didier Bourdon n'a pas la classe de Marcel Herrand en Louis XV. Et puis, Penélope Cruz ou Gina Lollobrigida ne sont pas plus convaincantes l'une que l'autre, à part le fait que Gina, le soir du 14 mai, a peut-être monté les marches en se souvenant de cette aventure. **Fanfan 2003** : à peine montré, aussitôt oublié.

Décontenancée par le film de Raoul Ruiz, **Ce jour-là**, dans lequel Bernard Giraudeau interprète le rôle d'un psychopathe auprès d'Elsa Zylberstein. Ruiz pose la question : qui est fou, celui qui croit ou celui qui sait ? Sans pouvoir répondre, je me suis tournée vers la mer, et là, c'était le ravissement. Je m'étais juré que ce serait un festival décontracté, enthousiaste. Je l'étais même après le visionnement de **The Matrix Reloaded** des frères Wachowski.

Bien qu'exaspérée toutefois par tant d'insignifiance, je savais que je trouverais en André Téchiné un allié, car j'aime son univers

plus poignante en face de cette dureté, de cette pauvreté. On le voit lorsque Noqreh, au détour d'une ruelle, sort de son sac ses escarpins blancs éculés et se change pour entrer à l'école. C'est à la fois saisissant et très émouvant de voir surgir de l'ombre cette jeune fille à visage découvert, changer si brusquement d'époque et de culture. Pour l'humble et courageuse petite fille, le seul salut, c'est l'école. Il y a beaucoup d'humour dans le récit de Samira, une certaine complaisance parfois, mais le talent est là, impressionnant dans sa manière de dire les choses et de filmer ces gens dans les rues détruites de Kaboul. **5 heures de l'après-midi** oscille entre l'horreur et le beauté.

Il y a une phrase qui m'a beaucoup touchée, celle de Robinson Stévenin qui interprète le rôle de Julien dans **La Petite Lili** : « Je n'ai rien gagné, mais Patrice Chéreau (le président du jury) a vu mon travail, et c'est cela qui compte. Notre film a été vu, attentivement, par un public captif, et cela, c'est primordial. »

La Petite Lili : Une maison de campagne sur une île de Bretagne de nos jours et l'éternelle question : peut-on concilier sa vie d'homme, de femme et réussir sa vie de cinéma, choisir à la fois l'art et la vie ? Une fort belle adaptation libre d'une œuvre de Tchekhov.

J'affectionne particulièrement l'œuvre de Gus Van Sant, cinéaste indépendant doué, dont on peut dire que la carrière est marquée par l'intérêt qu'il porte aux jeunes. Avec **Elephant**, il a essayé de dépeindre la réalité actuelle dans les lycées. Pendant une heure vingt et une, Gus Van Sant nous tient en haleine, relatant une journée ordinaire dans la vie de jeunes lycéens de Portland en Oregon. Il fait beau, on traverse un quartier résidentiel, les cours, le foot, les potins, la vie quoi. Pour chacun des élèves que nous rencontrons, le lycée représente une expérience. Différente, enrichissante, amicale pour les uns, traumatisante, solitaire, difficile pour les autres. Ce rituel de la vie ordinaire d'une école nous montre qu'il ne se passe pas grand chose le long des longs couloirs qui nous paraissent affligés de tristesse et d'angoisse, et c'est peut-être cela la force de ce film bouleversant et terrible. Gus Van Sant ne porte aucun jugement, ne cherche aucune explication : les jeunes qu'ils montrent sont de vrais lycéens et non des acteurs. Ils accomplissent les tâches quotidiennes avec plus ou moins de bonheur. Les parents sont absents de l'écran sauf un père (interprété par Timothy Bottoms). Son fils John est le seul personnage à être prévenu. Ses copains Alex et Eric lui disent : « Rentre pas... Il va y avoir du grabuge... ». La force de ce film, c'est aussi sa mise en scène rigoureuse qui reprend sous des angles différents et prémonitoires le déroulement de cette journée. Être au mauvais moment au

mauvais endroit. Alex et Eric, livrés à eux-mêmes, jouent sur Internet. Des jeunes gens inoffensifs ? Attendez les vingt-six dernières minutes : c'est de l'indifférence que naît l'horreur.

Distribution étonnante du côté de **Dogville** de Lars von Trier : Nicole Kidman, Paul Bettany, Harriet Andersson, Jean-Marc Barr, Lauren Bacall, James Caan, Ben Gazzara. Le Danois phobique n'a jamais mis les pieds en Amérique, et c'est ce que lui reprocheront les Américains : « On ne fait pas de film sur l'Amérique si on n'y a jamais été. » Ce à quoi il répondra : « Pour tourner **Casablanca**, ils n'ont jamais été à Casablanca. » Les vingt premières minutes m'ont exaspérée : un plateau sombre où le nom des rues est écrit à la craie blanche dans une pénombre glauque où je ne reconnais même pas les acteurs et je me rends compte qu'on est dans ce décor de théâtre pour 177 minutes et je m'ennuie, je n'admire pas, je suis exaspérée de ne rien voir ni



Elephant

comprendre. Grace, une jeune fugitive, arrivant de nulle part et poursuivie par des gangsters, arrive dans la commune isolée de Dogville. Les habitants consentent à la cacher en échange de quoi Grace accepte de travailler pour eux. La bonté de cette ville est relative et Grace en paiera le prix, mais elle détient un secret qui fera regretter à Dogville d'avoir montré les dents. Il y a un côté religieux, une austérité danoise dans ce film, mais passé le cap de l'exaspération, on oublie le décor et lentement, on découvre les personnages altruistes, égoïstes, monstrueux, capables de tout. On oublie le faux : fausses entrées, faux décor, fausse lumière. Et de cette noirceur jaillissent le regard ambigu sur l'Amérique et sa morale trompeuse. Vous voulez une fin heureuse ? Vous ne l'aurez pas. Von Trier veut faire différent et nous taquiner allégrement. En sortant de **Dogville**, on se sent mieux et vengé. Les Américains n'ont pas aimé et les journalistes ont crié au chef-d'œuvre. C'est comme ça.

Minou Petrowski